

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

Auguste Jundt, « La conversion de Rulman Merswin ».

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

La conversion de Rulman Merswin.

A l'époque où l'Ami de Dieu de l'Oberland soumettait à sa direction spirituelle le « maître de la sainte Écriture », vivait à Strasbourg un riche banquier nommé Rulman Merswin¹. La famille à laquelle il appartenait faisait partie de la maison féodale de l'évêque, et avait accès pour ce motif à un certain nombre de charges réservées aux seuls feudataires épiscopaux (*ministeriales*). Son parent et contemporain Jean Merswin était burgrave, c'est-à-dire fonctionnaire préposé par l'évêque à la garde de son palais, avec droit de juridiction sur les tribus des artisans. Lui-même était « monnayeur » et s'occupait principalement du change de l'argent ; il était donc membre de l'importante corporation des monnayeurs, composée exclusivement de feudataires épiscopaux, et qui seule avait alors le droit de pratiquer le change. La famille des Merswin occupait de la sorte un rang très



1

Merswin signifie Dauphin. Les armes de la famille, conservées entre autres dans le *Grand mémorial allemand* et reproduites parmi les armoiries de la noblesse d'Alsace dans l'*Alsace noble* de M. Lehr, portaient de gueules à écu d'or chargé d'un sanglier de sable.

élevé dans le patriciat de Strasbourg, ou comme on disait alors, de la bourgeoisie², par opposition aux corps des métiers ; elle confinait à la noblesse, à laquelle la rattachaient des alliances matrimoniales et dont elle ne tarda à partager les privilèges³.

Rulman Merswin était né vers la fin de l'année 1307⁴. Doué d'un caractère facile et agréable, il se plut fort dans la société mondaine à laquelle son rang lui donnait accès, et sut gagner l'estime et l'affection de tous ceux avec qui il entra en rapport. Il perdit de bonne heure la « belle et charmante jeune femme » qu'il avait épousée, et se remaria avec la fille d'un pieux chevalier, Gertrude de Bietenheim, qui vécut jusqu'en 1370. Il fit toujours preuve, dans la gestion de ses affaires commerciales, « d'une conscience vigilante et d'une grande crainte de Dieu ».

Vers l'automne 1347, quand il eut atteint sa quarantième année, il quitta le négoce, « donna congé » au monde et aux agréments de la vie sociale, et se consacra entièrement à Dieu dans l'intention d'expié ses péchés. Il n'avait pas eu d'enfants jusque-là ; du consentement de sa femme, chrétienne simple et pieuse, mais « dépourvue de la lumière de la grâce », il se voua pour le reste de ses jours au célibat. Ce n'est toutefois pas sans grandes luttes intérieures qu'il prit et exécuta la résolution de renoncer au monde, car « il avait trouvé grand plaisir aux joies de la vie terrestre ». Le 11 novembre de la même année, le jour de saint Martin, il eut une première extase qui l'affermir dans ses nouveaux sentiments. Pendant qu'il se promenait vers le soir dans son jardin, il se prit à réfléchir « à la fausseté du monde infidèle et trompeur, qui récompense d'une fin bien amère ceux qui le servent » ; il songea à l'amour immense que Dieu lui avait témoigné par sa mort douloureuse et à la tiédeur de son propre amour envers le Seigneur ; il se rappela les années de sa vie antérieure, « qu'il avait dépensées d'une manière bien inutile et bien folle ». Alors il sentit naître en lui un profond repentir de son existence passée et une haine violente de sa libre volonté, par le moyen de laquelle il avait perdu tant d'années à la recherche des joies de ce monde et s'était couvert de culpabilité devant Dieu ; il invoqua la miséricorde infinie du Seigneur et fit vœu de renoncer désormais à l'exercice de sa libre volonté et de s'abandonner entièrement à Dieu. Pour inaugurer sa nouvelle existence par un sacrifice extérieur, il promit à Dieu d'employer à son service tout l'argent comptant qui pourrait encore lui échoir. Au même instant une lumière radieuse l'enveloppa, et il éprouva la sensation d'être entraîné à travers les airs tout à l'entour de son jardin. Quand ce ravissement fut

² Jean Merswin figure en qualité de bourgeois parmi les signataires de la jurande de 1371. Rulman Merswin se donne lui-même à plusieurs reprises le titre de bourgeois.

³ Le « chevalier » Nicolas Merswin fut quatre fois stettmeister de 1398 à 1418 ; Jean Merswin devint sénateur en 1446 et stettmeister en 1450. Les stettmeisters Adam et Jean Huffel épousèrent des Merswin. Les nobles seuls pouvaient arriver à Strasbourg aux fonctions de stettmeister, les plus élevées de la république.

⁴ Il avait 74 ans quand il mourut le 18 juillet 1382, et 40 ans quand il se sépara du monde vers la fin de l'année 1347. Sa naissance tombe donc dans la seconde moitié de l'an 1307.

passé, il sentit en lui une félicité inexprimable et des forces spirituelles inconnues auparavant ; un immense amour de Dieu envahit son cœur ; des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux.

Sa conversion était commencée. Elle devait se prolonger pendant quatre années, dont trois de luttes et de souffrances intérieures, jusque vers le printemps de l'année 1352⁵.

Pendant la première année, il se livra avec une ardeur extraordinaire aux pratiques de l'ascétisme. L'amour de Dieu qui le remplissait avait éveillé en lui une haine très vive de son corps et du monde. Il s'infligea de si durs traitements qu'il en devint malade et qu'il pensa mourir. « A la même époque, raconte-t-il (c'est-à-dire au commencement de l'année 1348, alors que les pratiques de l'ascétisme l'avaient déjà rendu malade), je pris Tauler comme confesseur. A me voir si faible il devina le secret de mes exercices douloureux et me recommanda de m'en abstenir jusqu'à une époque déterminée. Je lui obéis ; mais quand le temps prescrit fut passé, je les repris. En effet, Dieu faisait parfois surgir devant mon esprit, par l'intermédiaire du diable, tous les péchés que j'avais commis, ceux que j'avais oubliés comme ceux dont j'avais gardé le souvenir ; il naissait alors en moi une haine si violente de mon corps, que je saisisais des verges de fer, et qu'après m'être frappé jusqu'au sang, je répandais du sel sur mes blessures ». Il en vint également à détester tellement le monde, que si Dieu le lui avait permis, il eût abandonné sa femme et ses biens et se fût rendu dans un bois pour y vivre en ermite, « tant le monde m'était devenu une croix ». Ne pouvant réaliser ce vœu, il n'eut plus d'autre souhait que d'être affligé par Dieu de quelque maladie qui l'eût débarrassé du fardeau de la vie terrestre. De grandes tentations vinrent également l'assaillir pendant cette première année. « Dieu permettait au diable de balayer l'intérieur de mon âme, afin qu'il pût demeurer en moi, car il aime demeurer dans l'homme qui prend sur lui sa croix et qui le suit sur le chemin de la souffrance. Je me soumettais de grand cœur à ces épreuves, et laissais Dieu accomplir en moi sa très chère volonté. Le Seigneur venait alors à mon secours par les dons joyeux de sa grâce ; il éclairait mon intelligence et me faisait comprendre qu'il fallait qu'il en fût ainsi si je voulais marcher sur ses traces. » C'est surtout quand il prenait le sacrement de la cène qu'il recevait en partage « des grâces surnaturelles, des joies exubérantes qui dépassent tout entendement ». Dans cette disposition d'esprit, les circonstances les plus ordinaires pouvaient devenir pour lui l'occasion de ravissements célestes. C'est ainsi que la vue de son sang, chaque fois qu'on lui pratiquait la saignée, lui rappelait le sacrifice de Christ ; il s'évanouissait, et l'on avait grand-peine à lui faire reprendre ses sens. La seule tentation qu'il mentionne explicitement pendant cette première année, est une tentation « fort maligne » de concupiscence qui le surprit une nuit au moment où il allait réciter

⁵ Il importe de faire remarquer au sujet de ces quatre années, que Rulman Merswin les termine lui-même vers le printemps de l'année 1352, puisqu'il place encore dans la quatrième année la rédaction de son *Livre des neuf roches*.

matines. Il eut beau invoquer à genoux l'aide de Dieu, se rendre à l'église et implorer le secours de la Vierge, parcourir un livre d'édification sur les souffrances du Seigneur, le mal ne diminua pas. Déjà il avait pris la résolution d'aller se distraire en conversant avec les gens du peuple, quand il s'aperçut que son corps était enflé et qu'il ne pouvait faire un mouvement. Il se soumit donc en toute patience et résignation à la volonté divine. Le lendemain au soir il entendit une voix qui lui dit : « Rulman, lève-toi, et que ton cœur se réjouisse ! » Il se leva plein de joie ; toute souffrance avait disparu. Aussitôt il se rendit à la cathédrale et remercia Dieu et la Vierge du bien qu'ils lui avaient fait. « Dieu, ajoute-t-il, joua ce jeu d'amour bien souvent avec moi pendant cette première année. »

Le Seigneur joua bien souvent encore ce « jeu d'amour » avec lui pendant les deux années suivantes « dans lesquelles tombe l'année du jubilé romain ». Les grandes tentations « impures, infernales, dépassant toute intelligence et dont il serait dangereux de parler », continuèrent à l'assaillir. Il en devint si malade que sa famille ne lui permit pas de faire le voyage de Rome quand il en manifesta l'intention, et qu'il ne supporta plus de s'agenouiller, de s'infliger la discipline ni de se vêtir du cilice. Dieu ne lui permit pas de raconter à qui que ce fût les tourments qu'il éprouvait ; il dut les porter tout seul, sans trouver de consolation « ni dans le temps ni dans l'éternité ». Le doute religieux le fit également beaucoup souffrir. Il se demanda entre autres comment les trois personnes de la Trinité pouvaient coexister dans l'unité de la « nature » divine. L'incertitude sur cette question le tourmenta longtemps ; il ne douta bientôt plus qu'il ne devînt un jour, à cause de son incrédulité, « un éternel tison d'enfer » : et cependant l'amour de Dieu était si puissant en lui, qu'il éprouvait le besoin de demeurer fidèle au Seigneur et de continuer à l'aimer, quelque dût être son sort dans l'autre monde. Il se trouvait dans cette angoisse quand un jour, pendant qu'il écoutait un sermon, il eut un ravissement. Il vit une grande pierre carrée dans laquelle étaient sculptées trois formes humaines ; au-dessus d'elles étaient écrits ces mots : Père, Fils, Saint-Esprit ; et il lui fut dit : « Il te sera facile désormais de croire en la Trinité, car tu as vu trois personnes qui possèdent en commun la nature de la pierre, alors qu'il n'y a cependant qu'une seule pierre ». Revenu à lui, il sentit que sa foi venait de recevoir une force et une lumière extraordinaires ; à partir de ce jour, il n'éprouva plus la tentation de l'incrédulité.

La quatrième année marqua pour lui le commencement d'une tout autre existence. Les tentations douloureuses disparurent, la santé physique lui fut rendue, et avec elle revinrent les joies de la vie spirituelle. « Le Seigneur vint à mon secours avec sa grâce et sa miséricorde infinies. Il m'enleva toutes mes souffrances de manière que j'en perdis entièrement le souvenir ; je redevins fort et bien portant comme si je n'avais jamais été malade. Les trois vertus chrétiennes, la foi, l'espérance et la charité, s'accrurent grandement en moi. J'éprouvai joies sur joies. Rien de ce que le Seigneur avait créé dans le temps et dans l'éternité ne pouvait me

réjouir ; je n'étais consolé que lorsque le Seigneur mon époux me consolait lui-même. La sublime fête de la consolation surnaturelle revenait tantôt tous les quinze jours, tantôt toutes les semaines, parfois plus souvent encore. Dans les intervalles, j'éprouvais bien le désir de la voir recommencer ; mais je m'effrayais fort de ce souhait et je le refoulais aussitôt, pénétré du sentiment de mon indignité ». La reconnaissance dont son cœur débordait, et qui demandait à s'affirmer par quelque acte extérieur, lui fit désirer de recevoir de Dieu quelque nouvelle souffrance ; volontiers il serait allé prêcher la foi chrétienne aux infidèles et recevoir d'eux le baptême du martyr en l'honneur de la mort du Seigneur. Son intelligence avait été si puissamment éclairée de la lumière surnaturelle du Saint-Esprit, qu'il était capable de reconnaître la situation religieuse dans laquelle se trouvait un homme rien qu'à le regarder.

Enrichi des trésors de la grâce divine, il ne sut pas toujours réprimer en lui, autant qu'il l'aurait dû, tout mouvement d'orgueil spirituel ; il lui arrivait parfois de porter sur son prochain des jugements peu charitables. « Quelques œuvres merveilleuses que Dieu accomplît en moi, il restait au fond de mon âme une tache que mon divin époux seul connaissait et dont il me délivra d'une manière bien étrange. Un ami me conduisit un jour hors de la ville devant un égout fangeux et me demanda si je croyais qu'il fût possible de purifier cet emplacement et d'y bâtir une demeure. Je répondis que cela était possible. Rentré chez moi, j'entendis, au moment de faire ma prière, une voix irritée qui me dit : « Tu as pensé qu'on pouvait tirer bon parti d'un endroit infect : pourquoi en serait-il autrement de ton prochain aux yeux de Dieu ? Au lieu de considérer ton semblable de la hauteur où t'a placé la grâce divine et de le voir tel qu'il se tient actuellement devant Dieu couvert de péchés, ne devrais-tu pas le considérer tel qu'il pourra devenir un jour par son libre arbitre s'il veut se tourner vers le bien, et voir en lui dès maintenant une demeure pure et saine dans laquelle Dieu peut habiter ? » Cette leçon d'humilité et de charité ne devait plus sortir de sa mémoire.

[Extrait d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*,
Paris, 1879.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010